La Chatte et l'idiolecte

The Cat and idiolect

Sylvianne Rémi-Giraud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1673>

DOI : 10.4000/praxematique.1673

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2005

Pagination : 117-142

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Sylvianne Rémi-Giraud, « *La Chatte et l'idiolecte* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 44 | 2005, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1673> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1673>

Sylvianne Rémi-Giraud

Université Lumière Lyon 2

ICAR U.M.R. 5191 C.N.R.S.—Lyon 2

ICAR 4 — Langue, Syntaxe, Sémantique, Sémiotique

Groupe de recherche Rhêma

La Chatte et l'idiolecte

I. Problématique générale

I.1. Introuvable idiolecte ?

La notion d'idiolecte présente un paradoxe. Si l'on se reporte aux définitions données, elle semble aisée à cerner et faire l'objet d'un large consensus. Mais cette simplicité a son revers. Dès qu'on cherche à l'appliquer, on reste confondu devant l'ampleur de la tâche et la difficulté à saisir ce qui fait la substance de sa définition¹.

L'idiolecte est défini par la plupart des auteurs² comme l'ensemble des traits linguistiques qui caractérisent de manière permanente le parler propre d'un individu appartenant à une collectivité linguistique donnée. Or, dans une telle définition, tout pose problème.

D'abord, on est bien en peine d'appréhender ce que peut recouvrir un ensemble de traits linguistiques. Non seulement, les domaines sont multiples (phonologie, morphologie, lexicale, syntaxe, énonciation, pragmatique, etc.) mais chacun d'entre eux est un monde en soi, qui comporte des types d'unités spécifiques et des modes de fonctionnement complexes. De plus, si ces domaines sont susceptibles de former un ensemble, c'est à condition de dégager des traits homogènes permettant de les articuler les uns avec les autres.

1. On se reportera à ce que disent les auteurs de la présentation de ce numéro sur cette notion, dont ils mettent en évidence à la fois la relative stabilité définitionnelle et le flou.

2. Cités dans la présentation de ce volume.

Enfin, le fait qu'il s'agisse de traits permanents pose le problème de la nature et de l'étendue du corpus...

Mais le point le plus crucial me semble résider dans la notion de « parler propre » d'un individu. Cette notion, parce qu'elle met en avant l'individuel, le particulier, se trouve indissociablement liée et confrontée à la dimension collective et générale de la langue. En d'autres termes, on ne peut parler d'idiolecte que si l'on pose corrélativement l'existence d'un système linguistique commun à tous les membres d'une collectivité donnée.

Ainsi posée, cette relation entre langue et parole risque toutefois d'associer à l'idiolecte un certain nombre de représentations qu'on entend discuter ici. D'un côté, on aurait la langue, conçue comme un système virtuel, homogène et pour ainsi dire neutre, appartenant à une collectivité abstraite. De l'autre, on serait en présence de la parole en exercice d'un locuteur, qui s'approprie l'instrument fourni par la collectivité et lui imprime sa marque personnelle. De là à axiologiser cette opposition en valorisant l'individuel par rapport au collectif, il n'y a qu'un pas ¹. La notion de particularité qui caractérise l'idiolecte tend alors à glisser vers celles, plus flatteuses, d'unicité, de singularité — comme si la parole individuelle avait avant tout vocation à affirmer son caractère irréductible et, finalement, à témoigner de la liberté de l'individu qui s'affranchirait naturellement en parlant des contraintes du système.

Je partirai du point de vue — et ce sera le fil directeur de cette étude — selon lequel langue et parole n'entrent pas en opposition mais entretiennent une relation d'interpénétration. Si l'on admet qu'il n'y a d'observable qu'une masse de productions discursives, individuelles pour la plupart, la langue doit être considérée comme un système construit à partir de ces données. Il faut donc qu'il y ait d'un discours à l'autre, d'un individu à l'autre, un ensemble de traits communs permettant de postuler à un niveau abstrait l'existence d'un système linguistique. La langue est ce qui résulte de cette montée en généralisation des discours particuliers. Par un mouvement inverse, c'est à partir des structures communes ainsi dégagées que l'on peut identifier les fameux traits particuliers constitutifs de l'idiolecte.

1. Voir ici même C. Détrie.

On le voit, le parler d'un individu, loin de se confondre avec l'idiolecte, se présente tout à la fois comme un échantillon de la langue et une production personnelle. C'est en fait le point de vue que l'on choisit qui constitue l'objet d'étude.

De plus, on ne peut se satisfaire d'une simple distinction binaire entre langue et parole. La collectivité est faite, non d'une somme d'individus, mais de groupes sociaux d'une grande diversité auxquels les individus appartiennent d'une manière permanente, temporaire ou occasionnelle. Ces groupes ont eux aussi leurs particularités linguistiques, qui donnent naissance à autant de sociolectes. Il faut donc encore passer par ces sous-systèmes, d'une part pour parvenir à l'unité de la langue et d'autre part, pour dégager d'authentiques idiolectes.

C'est dire qu'on ne saurait confondre parler individuel et idiolecte. Le collectif, qu'il s'agisse de la langue ou du (des) sociolecte(s), se trouve inscrit dans le discours de l'individu et ce n'est qu'à partir du moment où l'on a mis en place ces strates collectives qu'on peut tenter de dégager les traits linguistiques constitutifs de l'idiolecte. L'ampleur de la tâche s'explique donc...

1.2. Lexique et idiolecte

Dans le cadre de ce travail, je m'attacherai au lexique. À première vue, on peut penser que ce domaine constitue un champ d'étude privilégié dans la mesure où, échappant à une systématisation stricte, il ouvrirait des possibilités de combinatoire plus nombreuses et plus libres qu'en syntaxe, par exemple. En fait, je voudrais montrer que la part du collectif est tout aussi présente dans le lexique et qu'elle conditionne les choix du locuteur, y compris ceux qui apparaissent comme les plus personnels et les plus « singuliers ».

Pour cela, il convient de préciser la manière dont se présentent les structures du lexique en langue. Les unités disponibles à ce niveau connaissent deux grands modes d'organisation sémantique. Du point de vue sémasiologique, la plupart des mots sont polysémiques et possèdent donc une structuration interne faite de significations à la fois distinctes et reliées entre elles. Du point de vue onomasiologique, les mots entretiennent des relations sémantiques qui sont d'ordre paradigmatique (synonymie, antonymie, hyperony-

mie, hyponymie) et ils sont susceptibles d'entrer dans des ensembles homogènes plus ou moins vastes qu'on appelle des champs lexicaux.

Mais les mots entretiennent aussi des relations d'ordre syntagmatique présentes dans la combinatoire des mots en discours. Ces relations jouent un rôle tant au plan sémasiologique qu'onomasiologique. On ne peut en effet structurer la polysémie d'un mot sans passer par les différents contextes d'emploi de ce mot. Et d'autre part, on peut regrouper les mots en champs associatifs (en particulier actanciels), à partir des relations de contiguïté sémantico-référentielle qu'ils établissent dans le cadre du syntagme et de la proposition.

C'est dire que les relations d'ordre syntagmatique appartiennent à la langue tout autant que les relations d'ordre paradigmatique. De ce point de vue, je défendrai l'idée que le lexique n'est pas constitué d'unités pures et simples, mais que les mots se présentent en langue comme autant de micro-discours virtuels. En d'autres termes, si l'unité-mot est posée comme objet d'étude à partir d'une nécessaire procédure de décontextualisation, il n'a de réalité linguistique et sémantique que dans le réseau des solidarités syntagmatiques qu'il entretient avec d'autres unités et dont il reste implicitement porteur au niveau de la langue ¹.

On peut avancer plusieurs arguments pour étayer ce point de vue. Je prendrai d'abord en compte le fait que les mots sont pourvus d'une identité grammaticale qui en fait d'emblée des unités relationnelles, ayant des aptitudes combinatoires spécifiques. Cette propriété traverse toutes les classes de mots, même si elle offre un degré variable de systématisme selon la catégorie représentée (le verbe ayant des constructions plus contraintes que le nom, par exemple). Tout mot se trouve donc pris dans un environnement distributionnel au plan morphosyntaxique.

En relation de filiation avec ce niveau formel existe un niveau sémantico-notionnel qui permet de classer les unités lexicales dans des catégories sémantiques (ou notions) très générales telles que les personnes, les choses, les actions, les états, les qualités, les propriétés, les lieux, les temps, etc. Ces catégories sémantiques sont en correspondance avec les catégories grammaticales, mais de manière non

1. Voir S. Rémi-Giraud, dans H. Constantin de Chanay, S. Rémi-Giraud, 2003.

systématique. Si le verbe est notionnellement stable (exprimant toujours un procès), l'adjectif accueille massivement, mais non exclusivement, les qualités et les propriétés. Quant au nom, même s'il s'attache prototypiquement aux personnes et aux choses concrètes, c'est un véritable fourre-tout capable d'exprimer toutes les notions. C'est à ce niveau que l'on peut mettre en place les fonctions ou rôles sémantiques — selon, par exemple, qu'une personne est agent ou bénéficiaire, une chose patient ou instrument, etc. — qui entrent également en relation de correspondance non systématique avec les fonctions syntaxiques. Il convient d'ajouter que chaque notion a plus ou moins vocation à occuper tel ou tel rôle sémantique (la personne est de préférence agent, l'objet instrument, le lieu source de l'action, etc.)¹. On peut donc dire qu'à ce niveau sémantico-notionnel, les mots se trouvent pris dans des schémas actanciels², statiques et dynamiques.

À ce double niveau, syntaxique et notionnel, la combinatoire est très largement ouverte. Mais elle se trouve régulée par les usages qui limitent ses possibilités quasi infinies d'extension. Certaines associations (ou collocations) sont privilégiées tandis que d'autres sont simplement acceptées. Et il peut arriver que d'autres encore soient exclues. Ainsi, quand un schéma actanciel dynamique requiert une personne dans le rôle de patient, il est rare que puissent candidater à ce poste tous les humains possibles. La combinatoire se fait généralement à partir d'une sélection de lexèmes spécifiques. Par exemple, le verbe *mener* produira de préférence des énoncés tels que *mener les enfants à l'école*, *mener une troupe au feu*, *mener la*

1. De même que chaque classe grammaticale a vocation à occuper telle ou telle fonction syntaxique. Nous reprenons la notion de rôle sémantique qui a été développée dans le cadre de la linguistique générative. F. Neveu (2004), qui dresse la liste des rôles les plus fréquemment retenus, souligne l'importance de cette notion dans la description linguistique (en même temps que les difficultés que soulèvent l'identification et la classification de ces unités).

2. Ces schémas actanciels s'organisent en principe autour du verbe. On notera toutefois qu'en raison de leur nature sémantique, ils peuvent étendre leur champ d'application à d'autres catégories que le verbe (voir J. Picoche, 1995) — y compris à des noms autres que les noms de procès (voir l'étude du mot *air* proposée dans S. Rémi-Giraud, 2000, plus développée dans S. Rémi-Giraud, 1999, *Étude sémantique du mot air : XVII^e et XX^e siècles*, Thèse de doctorat d'État, Université de Picardie Jules Verne, diffusée en 2001, Presses universitaires du Septentrion) http://demeter.univ-lyon2.fr:8080/sdx/theses/lyon2/1999/remi_s

farandole, mener le cortège, plutôt que *mener les ministres, mener les fonctionnaires, mener la foule*. Ces affinités électives ne sont pas in-signifiantes. Elles témoignent d'un certain point de vue, d'une évaluation portée sur les relations entre actants. Si *mener* signifie « faire aller qqn avec soi, conduire qqn en l'accompagnant », c'est en soulignant le fait que le patient — par nature (*les enfants*), par pratique institutionnelle (*une troupe*), par regroupement temporaire (*la farandole, le cortège*) — se trouve soumis à l'autorité de l'agent.

Enfin, il arrive que certaines combinatoires, de dimensions variables (syntagmes, énoncés), se ferment totalement par suite d'un processus de figement. Il s'agit là de véritables cristallisations discursives qui, par nature, opposent une assez grande résistance à l'usure du temps. Ces séquences préconstruites, souvent de sens figuré (métaphorique ou métonymique), sont généralement riches en points de vue et en représentations. Pour reprendre l'exemple précédent, on trouve les expressions métaphoriques *mener en laisse, mener à la baguette, mener par le bout du nez*, qui traduisent l'abus de pouvoir que l'agent exerce sur le patient et confirment (en le renforçant) le trait évaluatif contenu dans les collocations précédentes.

Si langue il y a, et si la langue comporte un système lexical, celui-ci, quel qu'en soit le mode d'organisation, n'est pas fait d'un stock d'unités extraites de leur environnement syntagmatique, coupées pour ainsi dire de leur milieu naturel¹, mais de mots enchâssés dans leurs virtualités combinatoires et disponibles sous forme de fragments de discours². Ces fragments de discours possèdent trois niveaux de structuration : le niveau formel (des distributions), le niveau sémantico-notionnel (des schémas actanciels) et le niveau sémantico-lexical (de la sélection des lexèmes). Si les deux premiers niveaux relèvent de la partie la plus abstraite du système où se mettent en place les mécanismes de la combinatoire, le troisième appartient à l'usage et témoigne des choix faits par la collectivité

1. Voir la sémantique lexicale *écologique* de D. Legallois et S.-N. Kwon, 2005.

2. Cela implique que la polysémie soit située au plan de la langue. Si l'on rejoint la position des praxématiciens, on se trouve en porte-à-faux par rapport aux courants constructivistes actuels qui posent en langue un invariant sémantique aréférentiel (G. Kleiber, 1999). On peut toutefois se demander si cet invariant ne se situerait pas « en amont de la langue », avec la possibilité de se réaliser dans différents systèmes sémiotiques (voir H. Constantin de Chanay dans H. Constantin de Chanay, S. Rémi-Giraud, 2002).

dans le cadre de cette combinatoire. Ces choix, à travers les dits et les non dits, leur fréquence et leur degré de figement, représentent les modes d'expression de cette collectivité dont ils révèlent les points de vue et les représentations. C'est dire que, loin de s'emparer d'un lexique neutre qu'il colorerait à son goût, le locuteur doit composer avec les micro-discours attachés aux mots qu'il utilise et que, s'il y a idiolecte, celui-ci ne peut être que le résultat d'une négociation avec ces préconstruits discursifs¹ — qu'il s'agisse de les ratifier, de les reformuler, de les enrichir, de les occulter, de les transgresser...

2. Étude de corpus : *La Chatte* de Colette

2.1. Vers un système lexical idiolectal : les dénominations de la chatte

C'est ce que je vais tenter d'illustrer à partir d'un roman, *La Chatte* de Colette².

Un bref rappel de la trame de ce roman. L'intrigue se noue autour de trois personnages, qui renouvellent de manière originale le triangle amoureux, puisque Camille, la jeune femme, s'y trouve opposée au couple que forment Alain et Saha, la petite chatte que ce dernier a adoptée. La fascination d'Alain pour Saha conduira Camille au crime et Alain se séparera de la jeune femme pour retourner à sa solitude et à son idéal de pureté, auprès de la chatte miraculeusement ressuscitée.

Je m'attacherai à un fait particulier, relatif aux désignations de la chatte par Alain. Certes, il ne pas d'idiolecte au sens premier du terme, puisque ces désignations s'inscrivent dans la parole d'un personnage de fiction. De plus, cette fiction relève d'un genre littéraire, ce qui risque d'entraîner le glissement de l'idiolecte vers la notion de style. C'est pourquoi je dois préciser le point de vue adopté dans l'approche de ce corpus.

1. Catherine Détrie m'a fait remarquer à juste titre que ces micro-discours ou préconstruits discursifs sont fort proches des programmes de sens de la praxématique, capitalisés en langue à partir de discours tenus en situation et véhiculant des points de vue et des prises de position.

2. Roman paru en 1933.

La situation précédemment évoquée, dans laquelle deux personnages entrent en conflit à propos d'un animal familial avec lequel ils entretiennent des relations très différentes, et le fait que ce conflit se manifeste par des désignations opposées, représentent une situation somme toute assez banale. D'autre part, j'ai choisi de m'intéresser ici aux mécanismes sémantiques pris en eux-mêmes, à travers la description des opérations effectuées dans le cadre paradigmatique et syntagmatique du lexique. C'est dire que ce roman n'est pas envisagé comme corpus littéraire, susceptible de faire l'objet d'un questionnement stylistique, mais en tant qu'il offre des situations et des interactions discursives que l'on pourrait rencontrer dans la vie courante et dont on propose un traitement purement linguistique¹. L'avantage de ce choix, c'est que l'on a affaire à un corpus étendu et homogène, qui permet d'observer de manière cohérente les mécanismes sémantiques mis en œuvre dans une totalité textuelle.

Dans le cadre de cette approche, on peut remarquer que l'une des particularités de ce roman est que, en ce qui concerne les dénominations de la chatte, le récit de l'auteur et la parole de son personnage présentent quasiment les mêmes caractéristiques sémantico-lexicales au point de se confondre dans une voix unique. N'ayant pas voulu contrarier cette symbiose, j'ai considéré la singularité du fait idiolectal choisi comme le résultat unique de cette double source d'expression.

Quant aux autres personnages du roman, ils auront voix au chapitre quand ils offrent en contrepoint des échantillons exemplaires du parler le plus « ordinaire » relatif à la gent féline...

L'extrait suivant permettra une entrée *in medias res* :

— C'est cette sacrée cochonnerie de bête ! Et qu'elle crève, bon Dieu ! Quoi ?... Non, Madame Buque², quand vous direz... Je m'en fous ! Je m'en fous !

1. Une autre perspective, qui a été suggérée par l'un des relecteurs anonymes, serait de faire une étude comparée des « chats » dans plusieurs œuvres littéraires. Une telle étude, qui conduirait à privilégier l'imaginaire romanesque et la dimension esthétique de l'écriture, serait d'un grand intérêt stylistique mais sortirait du cadre de la problématique posée par l'idiolecte. Elle s'appuierait par ailleurs sur une tout autre méthodologie (réseaux sémiques, isotopies, connotations, figures, etc.). Cela n'enlevant rien, bien sûr, à l'intérêt qu'elle pourrait présenter...

2. Madame Buque est la femme de ménage du jeune couple.

Il distingua encore quelques mots injurieux [...] « Une sacrée cochonnerie de bête? Mais quelle bête? Une bête dans la maison? » (p. 93).

Camille, en l'absence d'Alain, s'en prend violemment à la chatte, qui — on le saura plus tard — a cassé un vase. Alain, qui entend la voix de Camille, ne reconnaît pas dans le mot *bête* une dénomination susceptible de s'appliquer à Saha, s'étonnant même de la présence d'« une bête » dans l'appartement.

On a donc une rupture dans le processus de remontée hyperonymique, qui fait que Saha, la chatte d'Alain, ne peut entrer à ses yeux dans une définition du type : Saha est une bête. Cette dénomination est en revanche utilisée par Camille et elle appartient au discours commun, selon lequel un chat est une bête. Si Saha n'est pas une bête pour Alain, se pose la question de savoir quelle définition il en donne. Le dialogue qui, à la fin du roman, va signifier la rupture entre les deux époux, apporte, sinon la clef d'une nouvelle dénomination, du moins les éléments permettant de comprendre son mode de représentation :

— Une bête ! cria-t-elle avec indignation. Tu me sacrifies à une bête ! Je suis ta femme, tout de même ! Tu me laisses pour une bête !...

— Une bête?... Oui, une bête...

Calmé en apparence, il se déroba derrière un sourire mystérieux et renseigné. « Je veux bien admettre que Saha est une bête... Si elle en est vraiment une, qu'y a-t-il de supérieur à cette bête, et comment le ferais-je comprendre à Camille ? [...] » (p. 155).

Si, pour Camille, conformément à la représentation commune, la bête se distingue de l'humain en ce qu'elle lui est inférieure, pour Alain, le mot *bête* appliqué à Saha ne serait acceptable que s'il était évidé de ce trait évaluatif. Saha pourrait être une bête à condition que, par cette dénomination, on lui reconnaisse une supériorité absolue — ce qui est évidemment incompatible avec l'emploi du mot.

Je vais examiner la manière dont le roman construit son propre paradigme dénominatif, en déstabilisant le parcours hyperonymique attendu et en renversant l'ordre des hiérarchies « naturelles » qu'il contient. Pour ce faire, je prendrai en compte les différents mots sus-

ceptibles de s'appliquer à Saha sur l'axe de la catégorisation, non de manière abstraite mais, conformément à ce qui a été dit précédemment, en les inscrivant dans la pluralité des micro-discours qu'ils impliquent. L'analyse se fera donc par le croisement des deux axes, paradigmatique et syntagmatique.

Je partirai des différentes dénominations du référent « chat » disponibles dans le lexique, en m'appuyant sur les articles des dictionnaires¹. Si le discours lexicographique est convoqué ici, ce n'est pas en tant que porteur d'une improbable norme (qu'il ne revendique d'ailleurs pas), mais parce qu'il constitue la seule tentative, à partir de la pluralité des productions individuelles, d'élaboration explicite et globale d'une compétence collective². De ce fait, il peut être pris comme témoin, à travers les définitions et surtout les exemples — véritable réservoir de micro-discours —, des représentations et des usages à partir desquels on peut tenter de construire les stéréotypes sociaux que véhiculent les mots³.

Dans ces différents articles, selon le niveau de la catégorisation, le chat se trouve démultiplié en *animal*, *mammifère*, *carnassier*, termes qui fournissent les éléments d'une taxinomie animale partielle. Si l'on se place dans ce cadre, la définition du chat est soumise à des principes de classification qui le font entrer successivement dans le règne animal, la classe des mammifères, l'ordre des carnivores, la famille des félidés, le genre *felis* et enfin l'espèce *felis catus* que désigne le nom commun *chat*. Un tel paradigme appartient au sociolecte scientifique et ne peut être retenu tel quel au plan de la langue⁴. Si l'on entend transposer le principe vertical de catégorisation dans le lexique commun, ce doit être sur des bases diffé-

1. *Nouveau Petit Robert*, 1993 (P.R.), *Grand Robert*, 1985, *Trésor de la langue française* (T.L.F.).

2. On retrouve là, au niveau empirique, cette montée en généralisation des discours particuliers dont se réclame théoriquement la langue (et qui a été évoquée au début de ce travail).

3. On notera que la comparaison de notre corpus lexicographique de dénominations du chat avec l'article d'A. Wierzbicka sur *cats* (voir J. Chaurand, 1990) fait apparaître de nombreux points de convergence. L'approche sémiotique de ce même animal à partir d'expressions figées qui contiennent le mot *chat* (J. Fontanille, 2003) est, quant à elle, assez différente en ce qu'elle cherche à modéliser le rapport du sujet au monde.

4. On notera que cette dérive scientifique caractérise les définitions du mot *chat* dans les dictionnaires à partir du XVIII^e et surtout du XIX^e siècle (voir A. Rey, 1977).

rentes, qu'il s'agisse de la sélection des unités et des types de relation sémantique. En particulier, la dimension syntagmatique doit être prise en compte. Ainsi, si *félidé*, en tant que terme purement zoologique, peut être exclu d'emblée, les termes *mammifère* et *carnivore*, quoique connus de l'usager, ne peuvent non plus être retenus. Ils ne se rencontrent pas dans les discours ordinaires où l'on parle du chat. De fait, la catégorisation courante se présente sous une forme simplifiée qui comporte *animal* (et son synonyme *bête*), *chat* et les sous-espèces telles que *chat siamois*, *angora*¹. Si cette relation verticale implique qu'il y a inclusion de l'hyperonyme dans la définition de l'hyponyme (*Le chat siamois est un chat. Le chat est un animal.*), elle ne signifie pas pour autant que chaque dénomination se construit mécaniquement à partir des traits sémantiques hérités de l'hyperonyme auxquels viendraient s'ajouter les traits qui lui sont propres. Un tel calcul du sens, reposant sur de simples opérations d'addition et de soustraction, a peut-être une pertinence dans l'élaboration d'une taxinomie, mais il ignore la dimension syntagmatique qui fonde le fonctionnement des mots dans la langue. En fait, chaque mot, pris à son niveau de catégorisation, possède sa combinatoire et s'inscrit dans des micro-discours spécifiques. Pour prendre un exemple simple, on pourra dire, en parlant d'un même animal dont on évoque le cri qu'il chante en tant qu'oiseau mais qu'il pépie en tant que moineau²...

Comment se construit à partir de la langue la spécificité du système lexical des dénominations de la chatte dans le roman de Colette ?

Par rapport à la catégorisation tripartite courante (*animal/bête, chat/chatte, chat siamois*, etc.), seuls sont retenus les deux niveaux de catégorisation qui correspondent à l'espèce (*chatte*) et à la sous-espèce (*chatte des Chartreux*). Les termes de niveau supérieur *animal* et *bête* ne sont utilisés ni par Alain ni par la narratrice. En revanche Alain emploie, dans le dialogue final, des dénominations extérieures à ce paradigme mais d'un degré de généralité encore plus élevé :

1. Micro-système correspondant aux trois niveaux, super ordonné, de base, subordonné de la catégorisation (voir G. Kleiber, 1990).

2. G. Kleiber citant une remarque de J. Picoche (1990, p. 65).

— Une petite créature sans reproche, bleue comme les meilleurs rêves, une petite âme... Fidèle, capable de mourir délicatement si ce qu'elle a choisi lui manque... Tu as tenu cela dans tes mains, au-dessus du vide, et tu as ouvert les mains... (p. 155).

Le mot *créature*, qui renvoie à tout être animé, en tant qu'il a été créé, « tiré du néant » (*P.R.*), domine à la fois l'humain et l'animal, en introduisant la dimension métaphysique de la vie. Cette dimension s'affirme avec le mot *âme*, à tonalité religieuse, qui isole un principe purement spirituel, lié à la sensibilité, à la pensée, à la morale, et réservé à l'humain. Ces deux mots et leurs contextes sont repris dans le pronom démonstratif neutre *cela*, dont le signifié purement grammatical, loin de rabaisser l'objet de référence, contribue au contraire à souligner la part d'indicible qui est en lui.

Le principe de restructuration du paradigme lexical apparaît clairement. Il s'agit d'évincer, dans les dénominations de Saha, tout trait 'animal' susceptible de la mettre en position d'infériorité par rapport à l'humain, et de lui faire atteindre une sorte de transcendance qui la mette au contraire en situation d'absolue supériorité. Ce processus concerne non seulement les hyperonymes *animal* ou *bête* qui laissent place à des mots comme *créature* ou *âme*, mais il affecte également la totalité du paradigme. Chaque dénomination, à son niveau, sera retaillée à partir des micro-discours qu'elle implique, afin que se trouvent effacés les traits évoquant l'animal et qu'apparaissent les traits nouveaux qui touchent à la transcendance. Pour mener à bien cette restructuration, un mot va être introduit dans le paradigme qui jouera un rôle majeur dans la redistribution des valeurs de supériorité et d'infériorité : *félin*.

Je vais donc examiner chaque dénomination utilisée, en confrontant les micro-discours courants auxquels elle donne lieu et la reconstruction qui en est faite dans le roman ¹.

2.2. Chatte des Chartreux, chat, chatte

Saha est une *chatte des Chartreux*. Les mots de ce niveau, qui désignent une sous-espèce, ne sont pas très productifs en micro-discours.

1. Je ne pourrai donner tout au long de l'étude que quelques exemples représentatifs.

C'est le cas de *chartreux*, qui ne donne lieu qu'à une définition dans laquelle se trouvent évoqués le gris bleuté du poil et la forme de la tête (*P.R.*). Dans le roman, il est très souvent fait allusion à la couleur bleue, bleuâtre, mauve, de la chatte, assimilée à une *ombre* (p. 102, p. 107, p. 117), un *reflet d'argent* (p. 12) et prise dans des jeux d'ombre et de lumière (p. 32-33). On peut voir une allusion à la forme de la tête dans l'appellatif employé par Alain *mon petit ours à grosses joues* (p. 21), qui métamorphose la chatte et l'humanise en même temps (*joues*). Si l'on ajoute la connotation religieuse du mot *chartreux*, on voit que, dès ce niveau, se construit à partir des traits de la définition une représentation de la chatte idéalisée, immatérielle, composite, déjà marquée par la transcendance.

Le mot *chat/chatte* est le plus riche en micro-discours, qu'il s'agisse de syntagmes courants, de collocations, d'expressions ou d'énoncés figés, de proverbes.

Je donne une définition du mot *chat*, telle qu'on peut la dégager des articles du *P.R.* et du *T.L.F.*, en la faisant suivre des micro-discours les plus courants :

Petit animal domestique carnassier à poil doux, aux yeux oblongs et brillants, à oreilles triangulaires et griffes rétractiles, qui se nourrit de souris, de petites proies, et de la nourriture servie par ses maîtres.

Les moustaches du chat.

Le chat fait ses griffes. Le chat fait patte de velours. Le chat fait le gros dos.

Le chat miaule, ronronne.

Chat tueur de souris, de rats. Quand le chat n'est pas là, les souris dansent. À bon chat bon rat. Jouer avec sa victime comme un chat avec une souris.

Être gourmand, câlin, caressant comme un chat.

Amoureuse comme une chatte. Elle est chatte.

Le chat est défini comme un animal familier, dont les traits peuvent être répartis dans des schémas actanciels statiques du type 'avoir + partie du corps' et dans des schémas dynamiques qui concernent le comportement physique, le mode d'alimentation (que la nourriture provienne de la chasse ou soit servie par l'homme), enfin le cri du chat et ce ronflement bien particulier qui fait dire qu'il ronronne. Quant aux traits de caractère, ils figurent dans un

schéma actanciel statique du type ‘être + adjectif’ et ils sont relatifs à la gourmandise du chat, à sa douceur, sa nature câline et caressante qui, quand il s’agit d’une chatte, peut prendre une dimension érotique.

Que deviennent ces différentes caractéristiques dans le roman ?

Voyons les parties du corps. On retrouve dans la description de Saha les traits physiques communément attribués au chat, mais dans des contextes qui permettent de dépasser leur fonction descriptive. D’abord, quand les parties du corps s’y prêtent, elles donnent lieu à une mise en valeur d’ordre sensible ou esthétique. Le pelage est *doux* (p. 78), *chaud et frais, fleurant le buis taillé, le thuya, le gazon bien nourri* (p. 22). La forme et la couleur des yeux font l’objet de caractérisations qui en soulignent la beauté, la luminosité : *yeux jaunes* (p. 18), *d’or pur* (p. 53), *très beaux* (p. 61), *œil [...] doré* (p. 145), *la lumière de ses yeux* (p. 120). L’oreille est *ourlée d’argent* (p. 38).

Mais, surtout, ces parties du corps viennent s’inscrire dans des schémas actanciels dynamiques qui expriment des attitudes physiques de la chatte, au travers desquelles se manifestent des réactions, des comportements, des sentiments qui touchent à l’humain — qu’il s’agisse du poil dressé (p. 120), de l’orientation des oreilles *passionnément orientées vers [Alain]* (p. 107), et surtout de l’expression des yeux, empreinte de fierté et de dignité (p. 18, p. 53). Les moustaches elles-mêmes, *dardées en avant* (p. 121) ou transformées *en antennes subtiles* (p. 140), traduisent l’extrême acuité de la sensibilité tandis que les griffes s’activent dans une scène d’un érotisme subtil :

Dès qu’il supprima la lumière, la chatte se mit à fouler délicatement la poitrine de son ami, perçant d’une seule griffe, à chaque foulée, la soie du pyjama et atteignant la peau juste assez pour qu’Alain endurât un plaisir anxieux (p. 21).

Ce qui est très éclairant, c’est que les collocations ordinaires relatives au comportement physique du chat apparaissent dès lors que Saha se trouve en présence d’un autre personnage, si rempli de bonnes intentions soit-il. Ainsi, quand Madame Buque caresse — ou plutôt *pass[e] sur le dos de la chatte une main maladroite* —, *Saha bomb[e] le dos* (p. 95). Et l’on relève, dans le discours prosaïque de cette même personne, l’expression *faire ses griffes* :

— La chatte est avec moi, Monsieur, dit la voix flûtée de M^{me} Buque. Elle aime bien mon tabouret de paille. Elle fait ses griffes dessus (p. 95).

qui n'est jamais employée ni par Alain ni par la narratrice.

Si l'on en vient au mode d'alimentation du chat, un fait remarquable est que Saha ne soit jamais mise en relation avec des rats ou des souris, ce qui, pourtant, représente un haut lieu de cristallisations discursives. Ce comportement, s'il est typique du chat, manifeste un trait d'animalité qui l'éloigne de l'homme, peu attiré en principe par ces petits rongeurs. On comprend donc combien l'image de Saha pourrait avoir à pâtir d'une telle promiscuité. Un passage — un seul — évoque la frénésie chasserresse que la chatte porte en elle :

Au fond du trou laissé par l'if, Saha flairait une taupe dont l'image, sinon l'odeur, lui monta au cerveau.

Pendant une minute, elle s'oublia jusqu'à la frénésie, gratta comme un fox-terrier, se roula comme un lézard, sauta des quatre pattes comme un crapaud, couva une pelote de terre entre ses cuisses comme fait le rat des champs de l'œuf qu'il a volé, s'échappa du trou par une série de prodiges et se trouva assise sur le gazon, froide et prude et domptant son souffle.

Alain, grave, n'avait pas bougé. Il savait tenir son sérieux, quand les démons de Saha l'entraînaient hors d'elle-même (p. 35-36).

Mais celle-ci en sort transfigurée. Non seulement Saha s'en prend à une taupe (mammifère fouisseur et non rongeur) sans que l'acte final de dévoration soit consommé, mais surtout, ce comportement est présenté comme s'il ne lui était pas naturel, résultant d'un dérèglement passager dont un humain pourrait aussi être le siège. Quant aux comparaisons animales multiples, loin de rabaisser Saha à sa nature, elles ont pour effet, par leur profusion même, de nous entraîner dans un tourbillon de métamorphoses qui confinent à la magie (*prodiges*). Si bien que ces *démons* qui lui font perdre son naturel ont aussi quelque chose de sur-naturel...

Les autres sortes de nourriture évoquées (mais exceptionnellement consommées) dans le roman sont des papillons (p. 28, p. 32), des végétaux (*chiendent*, *fleurs d'acacia*, *herbe*, p. 93, p. 95, p. 145). Le lait, liquide de résistance du chat s'il en est, est servi le matin

lors du petit-déjeuner commun et fait l'objet de soins cérémonieux de la part d'Alain ([II] *versa le lait de Saha, y délaya une pincée de sel et une pincée de sucre, puis se servit avec gravité*, p. 29). Soins que Camille ignore, elle qui offre à contretemps *une soucoupe minuscule de lait à cinq heures* (p. 66). De viande crue, qui signerait la nature carnassière de la chatte, il ne saurait être question, sauf dans *l'oiseuse parole de M^{me} Buque, conviant « la mimine » au foie cru* (p. 66)...

Enfin, dans le discours courant, il existe deux mots spécifiques pour dire le cri et le ronflement qu'émet le chat quand il est content : *miauler* et *ronronner*.

Saha ronronne peu dans le roman, et quand cela arrive, c'est dans des contextes de tendresse partagée avec Alain, où cette émission sonore va au-delà de l'expression du simple contentement animal, jusqu'à prendre une dimension subtilement et fugacement érotique :

[...] Elle ronronnait à pleine gorge, et dans l'ombre elle lui donna un baiser de chat, posant son nez humide, un instant, sous le nez d'Alain, entre les narines et la lèvre. Baiser immatériel, rapide, et qu'elle n'accordait que rarement... (p. 22).

Les miaulements sont en revanche très fréquents, mais ils s'écartent de la formulation commune. Les mots *miauler* et *miaulement*, rarement employés, traduisent toujours une réaction de Saha appropriée à la situation où elle se trouve (p. 112, p. 135, p. 136). Mais ce que l'on rencontre le plus souvent, ce sont des onomatopées, qui ne se confondent jamais avec le *miaou* ordinaire, empruntant des formes de phonétisme varié et d'intensité différente (*me-rrouin, r...rrouin, rrr-rrrouin, me-rraing, me-rrraing, mouek-mouek-mouek, ma-a-a-a... ma-a-a-a..., m'hain, ...ek... ek...*) à travers lesquelles on perçoit les mouvements et changements d'humeur que la chatte entend exprimer. Ces onomatopées sont souvent introduites par un verbe de parole : *répondit, insista, disait tout bas* (p. 12), *dit, dirait* (p. 17), *répondit la chatte avec éclat* (p. 27), *en s'adressant à un petit bombyx* (p. 28), *n'avait crié* (p. 60), *proféra* (p. 95), *exhalait* (p. 108). De fait, le vocabulaire employé contribue à faire accéder Saha à une forme d'expression qui dépasse le cri animal. Ces miaulements qui n'en sont pas vraiment la font entrer dans le monde de la parole, du

langage — mot présent explicitement dans le roman (*son langage varié* p. 93). On comprend l'enjeu de cette humanisation du lexique. S'il est une frontière qui sépare radicalement l'homme de l'animal dans la représentation commune — et c'est ce que nous allons voir avec les mots *animal* et *bête* — c'est bien la présence du langage articulé dans le monde humain. En brouillant le lexique, notamment par l'alliance d'onomatopées et de verbes de parole, Colette abolit cette frontière, et nous introduit, non dans un monde virtuel où les animaux parleraient, mais dans un monde véridique où la parole animale a toute sa place.

2.3. Animal, bête

Cette dimension langagière nous introduit dans le processus de dé-catégorisation de Saha par rapport à la nature animale qu'elle possède en tant que chatte. Pour faire apparaître pleinement ce processus, il convient d'examiner maintenant les micro-discours qui s'attachent aux hyperonymes *animal* et *bête*. La présence de ces deux synonymes montre que le processus de remontée hyperonymique peut connaître un parcours ramifié, avec des distinctions plus fines. Si ces deux mots ont en commun un certain nombre de traits, ils ne font pas l'objet des mêmes définitions et s'insèrent dans des micro-discours différents. Dans les deux cas, toutefois, en raison du niveau supérieur de catégorisation qu'ils représentent, leurs contextes d'emploi sont à la fois moins nombreux et tout à fait différents de ceux dans lesquels on trouve le mot *chat*.

Le mot *animal* possède deux définitions (*P.R.*), l'une qui inclut l'humain et l'autre qui l'exclut. Dans le premier cas, l'homme se distingue de l'animal par la raison (on dit couramment que c'est un animal *raisonnable*), faculté qui le rend *supérieur* aux autres animaux. Dans le second cas, l'animal s'oppose à l'homme en ce qu'il ne possède ni langage articulé ni fonction symbolique. Le mot *bête* est plus dévaluant dans la mesure où il désigne d'emblée l'animal en ce qu'il s'oppose à l'homme, ce qui conduit à mettre en avant l'instinct, la violence, la stupidité animale — comme en attestent des expressions telles que *travailler comme une bête*, *s'éclater comme une bête*, *faire la bête* (sans compter les dérivés adjectivaux *bête* et *bestial*).

Dans le roman, on a vu que le mot *bête* était précisément l'objet de l'incompréhension, puis de l'affrontement, entre Camille et Alain. Une seule fois, l'expression *cette charmante bête* (p. 128) est employée par Alain, mais justement dans un dialogue où, pour apaiser la jalousie de Camille, il adopte son vocabulaire. Et l'on prêtera à peine attention aux personnages secondaires qui, comme M. Veuillet, le collaborateur du défunt père d'Alain, s'enquiert auprès de celui-ci de la « *petite bestiole* » (p. 37).

Il n'est évidemment jamais dit explicitement dans le roman que Saha n'est pas un animal ou n'est pas une bête. Mais les contextes sont multiples qui expriment des qualités de Saha qui sont exactement à l'opposé des caractéristiques ordinairement attribuées à l'animal ou à la bête.

Prenons d'abord les micro-discours négatifs qui s'attachent au mot *animal*, relatifs à la raison, au langage, à la fonction symbolique. Ainsi il est fait allusion à la lucidité, à la raison de Saha :

Elle le dévisagea avec violence, mais d'une manière lucide qui attestait la présence de sa raison (p. 120).

dans un contexte où la réaction qu'elle manifeste à un geste de Camille fait précisément douter de son état mental.

Quant au langage de la chatte, on a vu comment il se construisait à partir de la transcription d'onomatopées subtilement modulées, agencées avec des verbes de parole. Cette humanisation se trouve confortée par l'emploi direct de mots appartenant au champ de la parole : *risqua un petit appel maniéré* (p. 19), *répéta la même parole plus bas* (p. 27), *bégayait de convoitise* (p. 28). Si l'on regroupe toutes les occurrences relatives à ce champ, on constate qu'elles sont très nombreuses, à la mesure de l'enjeu que représente cette élévation de Saha dans le champ de l'humain. Si le langage relève de la faculté d'abstraction, la fonction symbolique est davantage liée au monde de l'imaginaire. Ce monde est aussi celui de la chatte, mais l'on verra plus loin qu'il n'appartient plus à l'ordre de l'humain...

Saha est encore moins une bête. L'instinct, la violence, la stupidité de celle-ci font place aux qualités de maîtrise et de fierté (*froide et prude et domptant son souffle*, p. 36, *Saha s'était reprise, et fût morte plutôt que de jeter un second cri*, p. 113), *fuyait avec méthode, bondissait soigneusement*, p. 113, *ne condescendait ni à la*

fureur, ni à la supplication, p. 113), à un grand raffinement (*savoir-vivre*, p. 36, *capable de mourir délicatement si ce qu'elle a choisi lui manque*, p. 155), et à une extrême intelligence qui se traduit dans ses réactions et ses comportements (comme on a pu le souligner précédemment).

Et comme pour éradiquer toute trace, tout soupçon d'animalité, on voit se multiplier dans le roman les traits propres à l'humain, qu'il s'agisse des parties du corps (*main*s, p. 18, *coudes*, p. 111, *gorge*, p. 22) — avec une insistance particulière sur le visage (*visage*, p. 22, p. 53, p. 121, *figure*, p. 36, *nez*, p. 22, p. 120, *narines* p. 12, p. 31, p. 62, p. 112, *front*, p. 31, p. 95, *joue(s)*, p. 21, p. 31, p. 107, p. 115, p. 120, p. 131, *menton*, p. 28, p. 56, p. 107, p. 121, *bouche*, p. 145, *lèvre*, p. 56) —, du comportement physique relatif au regard (*regarder*, p. 18, p. 33, p. 59, p. 116, *regard*, p. 27, p. 33, p. 59, p. 107, p. 112, p. 115, p. 116, *fixait des yeux*, p. 143, *dévisagea*, p. 120) ou au sourire (p. 33), des sentiments (*angoisse*, p. 112, *émotion*, p. 113, *gaie*, p. 66, *espoir*, p. 36, p. 59), de la *pensée* (p. 31), de la volonté (*voulait*, p. 65, *consentit*, p. 118, *résista*, p. 117, *préféra*, p. 112), des qualités morales (*dignité*, p. 36, p. 53, p. 112, *modestie*, p. 36, *fidèle*, p. 155, *sagesse*, p. 59, *innocente*, p. 27, *patience*, p. 15, *patiente*, p. 103, p. 108, *patiemment*, p. 112)...

Si tous ces traits contribuent à gommer le trait 'animal' en Saha, il ne s'agit pas pour autant de recatégoriser la chatte en l'assimilant purement et simplement à l'homme. Saha se contente de côtoyer l'humain en lui empruntant ce qu'il a de meilleur — elle ne peut être comparée qu'aux *personnes de qualité* (p. 68) — afin de mieux poursuivre son ascension vers un degré supérieur qui doit la conduire à dépasser la dimension humaine.

2.4. *Félin* et transcendance

C'est le mot *félin* qui va assurer la médiation. Ce mot, qui n'est riche ni en significations ni en micro-discours, possède toutefois un fort pouvoir d'évocation. D'abord, il s'agit d'un mot qui est à mi-chemin entre lexique courant et lexique de spécialité, ce qui lui confère un niveau de langue soutenu quand il figure dans le parler ordinaire. Ce mot est aussi porteur d'ambiguïté grammaticale et sémantique. En tant qu'adjectif, il se réfère au chat et peut expri-

mer soit la relation (*exposition féline*) soit la qualification — celle-ci étant porteuse d'évaluations flatteuses (charme, mystère, souplesse, rapidité). En tant que substantif (*un félin*), il dénomme tout carnassier du type chat (*P.R.*), incluant les bêtes fauves aux griffes puissantes qui sautent sur leur proie. Il en résulte une image un peu floue mais chargée d'impressions riches, dans laquelle la fascination qu'exerce le chat s'allie à au respect qu'inspire la grandeur du fauve, l'un et l'autre se caractérisant par une extrême souplesse et rapidité de mouvement.

Le roman joue sur cette ambiguïté du mot *félin*, en étayant sa signification par d'autres mots susceptibles d'entrer dans son champ lexical. Ainsi, Saha, qu'Alain appelle souvent son *petit puma* (p. 33, p. 61, p. 95, p. 107), est à plusieurs reprises comparée à un *fauve* (p. 56, p. 145). Par ailleurs, la grâce et la rapidité des mouvements de Saha sont évoquées dans de nombreux contextes où ce mouvement, vertical, soudain, fluide et aérien, tend à prendre un caractère d'irréalité :

Par un chemin vertical connu d'elle, marqué sur la brocatelle élimée, la chatte venait d'atteindre presque le plafond (p. 19).

D'un bond vertical, montant dans l'air comme un poisson vers la surface de l'eau, la chatte atteignit une piéride bordée de noir (p. 32).

Quant au mot *félin* lui-même, rarement employé comme il sied à son caractère soutenu, il apparaît dans quelques contextes choisis. De nature carnassière et de viande crue, il ne saurait évidemment être question, encore moins que dans le contexte de *chat*. L'adjectif se trouve associé à des qualités de grandeur morale (*la noblesse féline, son désintéressement sans bornes, son savoir-vivre*, p. 36) qui, là encore, touchent au meilleur de l'humain (*ses affinités avec l'élite humaine*, p. 36), ainsi que d'élévation spirituelle (*la méditation féline, sa soif d'ombre et de solitude*, p. 65).

Mais surtout, ce qui se trouve repris et porté à un plan supérieur, c'est la dimension langagière :

Il lui enseignait les us et les coutumes du félin, comme une langue étrangère riche de trop de subtilités (p. 67).

Le comportement du félin (chat et fauve mêlés), replacé dans son histoire (*les us et les coutumes*) est assimilé à une *langue* inconnue à laquelle l'homme n'a pas accès. Et quand Saha, après le meurtre manqué, exprime toute sa violence envers Camille :

Le plus sauvage feulement, un cri, un bond d'épilepsie, répondirent à son geste [...] Debout sur le lavis déployé, la chatte couvrait la jeune femme d'une accusation enflammée, levait le poil de son dos, découvrait ses dents et le rouge sec de sa gueule... (p. 119-120).

le cri qu'elle pousse, cri du chat et du tigre à la fois (*feulement*), loin de la ramener au niveau de la bête sauvage, est non seulement lié à une expression humaine (*visage*) mais se trouve porteur d'un message qui, bien au-delà de la parole humaine, conduit à une forme de communication supérieure, à la fois unique et originelle :

[...] et tout le félin visage s'efforçait vers un langage universel, vers un mot oublié des hommes... (p. 121).

Grâce, grandeur, mystère et dépassement sont ici les traits attribués au félin. Tout est en place maintenant pour que Saha connaisse l'assomption finale qui va la conduire à une sorte d'identité surnaturelle.

À ce niveau, il n'existe pas vraiment dans le lexique de catégorisation pré-construite pour dire la dimension transcendante de l'homme. Encore moins celle de l'animal... C'est donc à partir de divers traits de sens empruntés au domaine du surnaturel que va se construire cette catégorisation inédite. La nature immatérielle de Saha a déjà été soulignée, qu'il s'agisse de son apparence physique, de son mouvement aérien, de la tendresse qu'elle témoigne à Alain. On a vu aussi comment le comportement — en principe animal — de Saha tentant de déterrer une taupe se transformait en une succession de métamorphoses touchant au prodige et à la magie — ce que confirme l'une des dernières phrases du roman (*surgit prodigieusement la chatte*, p. 158). On vient de voir comment le langage du félin en Saha transcende la parole de l'homme.

Mais il y a plus. La chatte atteint avec Alain une forme de communication sur-humaine :

[...] la chatte sembla attendre la reprise de la confiance mentale, du murmure télépathique (p. 37-38).

Au-delà encore, elle participe d'un monde invisible où son ami lui-même n'a plus accès, *suiv[ant] la ronde des signes qui s'ébattent* (p. 22), attentive *aux invisibles* (p. 69), regardant ce que l'humain ne peut voir :

— [...] Il n'y a pourtant rien, là où elle regarde ?

— Rien, pour nous... (p. 73).

C'est là qu'on retrouve la fonction symbolique, en principe déniée à l'animal, mais qui, par un renversement de l'ordre (dit) naturel, s'avère être le privilège exclusif de la chatte.

À ces facultés hors du commun viennent s'ajouter des qualités, des dénominations — telles que *pure (de race)* (p. 21), *parfaite* (p. 21, p. 36), *grâces, vertus* (p. 21), *chef-d'œuvre* (p. 36), *miracle* (p. 149) — qui traduisent, dans des ordres différents, esthétique ou religieux, cette sublimité de la chatte.

C'est à tous ces contextes que font écho les mots *une petite créature, une petite âme* (p. 155), le *cela* (p. 155) de l'indicible, relevés au début de cette étude et qui donnent à Saha la dimension métaphysique et religieuse qui de tout temps a été déniée à l'animal. De fait, c'est avec des paroles incantatoires qu'Alain s'adresse à la chatte (*lui dédia [...] quelques litanies rituelles*, p. 21, *lui chanta tout bas quelques versets rituels*, p. 95, *lui dédia la nuit*, p. 137). Et c'est bien le salut (*sous la protection [...] d'une chatte des Chartreux*, p. 157) qu'il attend de cette chatte au nom prédestiné...

En parodie de ce monde sacré, les mots des autres personnages sonnent comme autant de paroles sacrilèges. Moins peut-être le mot *chimère* (p. 149) par lequel la mère d'Alain traduit le goût de son fils pour l'imaginaire, que les mots parodiques de Camille (*la chatte sacro-sainte*, p. 47, *l'animal-tabou*, p. 102), tournant en dérision ce qu'elle perçoit de son point de vue profane comme une outrance condamnable.

Conclusion

Quoique limitée, cette étude de corpus montre à quel point sont imbriqués langue et fait idiolectal, comme l'endroit et l'envers d'une même trame lexicale. C'est à partir d'une hiérarchie de valeurs inscrite dans le système, selon laquelle l'animal est inférieur à l'humain, et l'humain dépassé par la transcendance, que l'auteur reconstruit son paradigme. Les micro-discours attachés aux dénominations courantes servent de supports à cette reconstruction. C'est par le truchement du félin que la petite chatte, échappant à sa nature animale, accède à un monde surnaturel, situé au-delà de l'humain. Pour cela, l'auteur retaille les schémas actanciels que propose la langue, filtrant et idéalisant les traits physiques, corrigeant ou transfigurant les pratiques trop marquées d'animalité, neutralisant l'image de la bête par une profusion de qualités et de comportements contraires, exaltant celle du félin jusqu'à l'ascension finale. C'est en jouant sur des traits aussi simples que ceux d'humanité et de transcendance que l'auteur parvient, à chaque niveau de la catégorisation, à déstabiliser le paradigme et à lui impulser ce mouvement vers le haut qui porte Saha jusqu'à l'indicible.

Au point que ce sont les discours ordinaires qui tendent à devenir déviant dans le roman. C'est peut-être là que se révèle le style mais ceci est une autre histoire ¹...

Corpus

Colette, *La Chatte*, Paris, Librairie Générale Française, 1992 (Préface de Nicole Ferrier-Caverivière).

Références

- Barthes R. 1978, *Leçon*, Paris, Le Seuil.
Barthes R. 1969/1984, « Le style et son image », *Le bruissement de la langue*, Paris, Le Seuil.

1. Je remercie les deux relecteurs anonymes qui m'ont permis de préciser certains points, même si toutes leurs suggestions n'ont pu être intégrées dans le cadre de ce travail.

- Chaurand J. 1990, « Une définition positive : les chats, d'après A. Wierzbicka », in J. Chaurand, F. Mazière (éds), *La définition*, Paris, Larousse, p. 281-283.
- Constantin de Chanay H., Rémi-Giraud S.
2003, « Des ressorts, des bulldozers, des tremblements et des chapeaux : pour des tropes hors catégorie », *Travaux linguistiques du CERLICO* 16, « Morphosyntaxe du lexique –2– catégorisation et mise en discours », p. 179-203.
- Constantin de Chanay H., Rémi-Giraud S.
2003, « Macro-structuration et micro-structuration de la polysémie : le cas exemplaire du verbe *crier* », in S. Rémi-Giraud, L. Panier (éds), *La polysémie ou l'empire des sens. Lexique, discours, représentations*, Lyon, PUL, p. 95-130.
- Fontanille J. 2003, « Des chats, des souris et des hommes. Polysémie, valences et valeurs », in S. Rémi-Giraud, L. Panier (éds), *La polysémie ou l'empire des sens. Lexique, discours, représentations*, Lyon, PUL, p. 57-64.
- Kleiber G. 1990, *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*, Paris, PUF.
- Kleiber G. 1999, *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*, Lille, Presses universitaires du Septentrion.
- Legallois D., Kwon S.-N.
2005, « Sémantique lexicale et examen écologique de la co-occurrence », *Cahiers du CRISCO*, 18, www.crisco.unicaen.fr/cahiers/cahier18.pdf
- Molino J. 1994, « Pour une théorie sémiologique du style », in Molinié G., Cahné P. (éds), 1994, *Qu'est-ce que le style?*, Paris, PUF, p. 213-261.
- Neveu F. 2004, *Dictionnaire des sciences du langage*, Paris, A. Colin.
- Picoche J. 1995, « Définitions actanciennes », *Cahiers de lexicologie*, 66, 1, p. 67-76.
- Rastier F. 1994, « Le problème du style pour la sémantique du texte », in Molinié G., Cahné P. (éds), 1994, *Qu'est-ce que le style?*, Paris, PUF, p. 263-282.
- Rastier F. 2001, *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF.

- Rastier F. 2004, « Ontologie(s) », *Revue des sciences et technologies de l'information*, Série : Revue d'Intelligence Artificielle, volume 18, n° 1/2004, p. 15-40.
- Rémi-Giraud S. 2000, « Schémas notionnels et significations lexicales : l'exemple du mot *air* (apparence, manière d'être) aux XVII^e et XX^e siècles », *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, tome IX, p. 165-183.
- Rey A. 1977, *Le lexique : images et modèles. Du dictionnaire à la lexicologie*, Paris, A. Colin [Chapitre 4 : « L'impossible définition », p. 98-113].